

possible, et il était  
ne m'en tirerais pas  
regrettais de ne pas  
pendant deux ou  
s ! Je me reprochais  
nt hâté de livrer au  
et le résultat de ma  
mais compromis sans  
défendre.

oté, quelque chose  
squ'on m'avait déjà  
é on m'en montre  
ore. Pour sauver sa  
ni n'a rien d'immo-  
crime. Le tour avait  
près tout, et il était  
J'avais trompé même  
un médecin. On ne  
piement pas se ven-  
tis pour dupe. Il me  
serait là une action  
mettre sous les ver-  
voir donné mon par-  
s une punition mais  
barie !

de craintes, et voy-  
re dans l'avenir, je  
inq heures et demie  
Delisle. J'étais fort  
e et je me sentais

it à table avec quin-  
e ses amis. On me  
te dans la salle à  
vint me donner la  
nt et me fit asseoir

u, et de voir tout ce  
lat des lumières, et  
e inaccoutumé pour  
me trouver avec des  
souvenirs de prison  
voir comme ne si-  
bon pour moi. On  
e de vin, quelques  
n second, tout en  
indifférentes.

is-je en moi-même,  
griser pour me faire

parler ! Prenons garde ! ” La conver-  
sation générale continuait, et l'un de  
mes voisins me demanda de prendre  
un verre de via avec lui. Il m'emplit  
mon verre, mais, après l'avoir salué,  
je le touchai seulement des lèvres,  
puis je regardai ce Monsieur pour  
lui faire comprendre que j'étais sur  
mes gardes et ne me laisserais pas  
griser.

Un quart d'heure après j'eusse pris  
ma place à table, M. Delisle, s'a-  
dressant à moi, me dit en souriant :

— Eh bien, Poutré, vous avez mon-  
tré bien de l'esprit, *pour un fou*, il  
faut maintenant nous conter cela.  
J'ai réuni ces Messieurs exprès pour  
entendre ces détails de votre propre  
bouche.

Je croyais toujours à une feinte, et  
j'étais non seulement embarrassé,  
mais j'en avais l'air. M. Delisle s'en  
aperçut, et ajouta :

— Ah ça, ne craignez rien ! Je ne  
vous ai pas demandé de venir chez  
moi pour vous examiner, mais con-  
sidérez-vous ici comme un de mes  
amis. Ce qui se dit à ma table ne  
va pas plus loin. Vous avez joué  
un tour admirable, il n'y a qu'une  
voix là-dessus, et nous ne vous en  
gardons pas rancune. Vous avez  
votre pardon, c'est une chose finie,  
ainsi ne craignez rien, et contez-nous  
toute votre affaire, sans plus de  
crainte que si vous étiez chez votre

père avec votre famille et vos amis.  
Tout ce que vous direz ici est sacré.

Ces bonnes paroles firent dispa-  
raître mon *étrangement* en un clin-  
d'œil, et je répondis :

— Ah bien, si c'est comme ça, je  
ne demande pas mieux que de par-  
ler. Franchement je n'étais pas à  
mon aise. A présent ça ne me coûte  
plus.

Et je racontai de fil en aiguille  
toutes mes folies de la prison, et tou-  
tes mes combinaisons pour donner  
le change sur mon état.

Je les amusai pendant trois bonnes  
heures et je n'eus plus peur de pren-  
dre du vin, qui certes, se laissait ava-  
ler, car je n'en avais *pas souvent* bu  
comme celui-là !

La soirée se passa très gaiement,  
et une fois débarrassé de mon inquié-  
tude je pris ma grande part du plai-  
sir général.

Il était près de minuit quand nous  
sortîmes.

Le lendemain, je retournai chez  
mon père auquel je racontai l'invita-  
tion ainsi que mes inquiétudes et  
mon plaisir de la soirée. Cela nous  
fournit encore matière à conversa-  
tion pendant quelques jours, puis je  
repris mon genre de vie d'autrefois  
et me remis à la culture, mais sans  
cesser de suivre activement la poli-  
tique.



BIBLIOTHÈQUE  
SANTO-OLIVIERO